sible de mobiliser un avion pour se rendre n'importe où. L'avion, c'est le taxi des territoires du nord-ouest.

C'est en 1920 que l' « Imperial Oil » forait ses premiers puits de pétrole à Fort Norman. Depuis 1930, date de la découverte des gisements de radium de l' « Eldorado », ce combustible est utilisé là-bas. Un « pipeline » a même été construit pour son transport. A l'Eldorado sont venues s'ajouter bien d'autres exploitations minières, dans la région du Grand Lac de l'Ours, au Lac Gordon, à la rivière des Couteaux-Jaunes. Il n'y a probablement pas d'autres régions canadiennes où le travail minier soit aussi actif à l'heure actuelle...

* * *

Le conférencier aurait pu faire mention d'un fait trop peu connu dès aujourd'hui : L'attention de la grande Compagnie « Imperial Oil » avait précisément été éveillée, en 1920, par une bouteille d'huile crue apportée à Edmonton par le R. P. Camille LEFEBVRE, procureur vicarial du Mackenzie. Cette huile avait été recueillie par lui-même, à la faveur de l'eau basse du Mackenzie, près de la Mission Fort Norman. L'huile, l'hiver, avait suinté, et s'était répandue sur la glace.

Un poste recouvré.

D'une lettre du R. P. Jean-Louis MICHEL, de Good Hope, nous extrayons le passage suivant :

Dernièrement, je devais prêcher la retraite annuelle à la communauté des Pères et des Sœurs à Aklavik. En allant, le P. COTY s'était embarqué dans le même avion, à Arctic River. Un caprice de température, que nous nous accordons à regarder comme un fait providentiel, nous contraignit d'atterrir et de passer une grande journée au Fort Mac Pherson, où le P. GROLLIER et le P. SÉGUIN eurent jadis (1860) à essuyer de si pénibles contradictions et que la prudence fit abandonner pour

de bon en 1896. Depuis lors, Mac Pherson était regardé par tous comme la citadelle inattaquable du protestantisme dans le Mackenzie. Or, à notre grande surprise, nous avons été reçus par tout le monde comme de vieux amis qu'on est content de revoir après de longues années de séparation. Les Indiens surtout étaient contents d'entendre le P. COTY leur parler dans leur langue loucheuse, tandis que le ministre ne leur parle jamais qu'en anglais.

Un père de famille nous ayant fait entrer chez lui pour voir son fils malade, lui a dit en propres termes : « Regarde mon fils, celui-ci est notre vrai priant à nous. » Le lendemain, l'enfant fut placé dans le même aéroplane que nous, et c'est dans mes bras qu'il a fait le voyage de Mac Pherson à Aklavik. Là, nous dûmes le laisser aux soins de l'hôpital protestant, où il est mort depuis ; mais j'espère que la bénédiction du prêtre catholique aura contribué à l'introduire plus aisément près du bon Dieu.

Dans la soirée de ce même jour, deux femmes vinrent nous appeler pour visiter une de leurs amies aveugle. Comme c'était déjà nuit noire, notre hôte fit observer que nous pourrions nous y arrêter le lendemain en nous rendant à l'avion. Alors, la plus vieille, de lui répliquer en son jargon anglais : « Toi, tu n'as rien à dire, tu es trop intéressé pour ton ministre. Moi, je sais que les Pères sont contents de venir. » Nous allâmes, en effet, et j'assistai là à une leçon de catéchisme que, parce que donnée en loucheux, je ne comprenais pas, mais que je voyais suivre avec une attention difficile à surpasser.

Mon impression, comme celle du P. COTY, reste donc que l'hostilité d'autrefois est beaucoup diminuée et qu'il conviendrait au moins d'essayer de renouer des relations avec la population de Mac Pherson et d'y trouver un pied-à-terre, en attendant de pouvoir peut-être s'y établir à demeure. Personne n'a encore osé bâtir sur l'emplacement de l'ancienne mission catholique, et la petite « croix qui penche » est toujours là, sans être tombée plus bas, attendant quelqu'un qui la relève.